

sens peut se traduire ainsi : « Tu veux m'attaquer demain... tu peux venir... je t'attends... mais pour le moment tu es mon prisonnier... Si les soldats viennent, ce sera le signal de ta mort. » Puis il fit un édit où il appelait tout le monde à se joindre à lui et à résister par la force à l'armée régulière. Dans ces quelques jours trois ou quatre mille personnes vinrent encore se joindre à lui et Long-Choug-Tchen n'était plus qu'un camp armé. Ces gens étaient l'écume du pays et le seul titre de soldat de Yu-Man-Tzé leur donnait le droit de tout oser, et je vous prie de croire que, sous le rapport des mœurs, cette canaille laissait fort à désirer, aussi tout ce qu'il y avait d'honnête dans la région avait été obligé de s'enfuir.

Tout le monde célébra la prise de Tcheou-Kum-Men comme une action d'éclat, un trait de génie, on vint en foule féliciter Yu-Man-Tzé de cette prise et l'exhorter à ne rien céder de ses prétentions, au contraire, de les augmenter encore. Qu'avait-il à craindre ? Il avait en son pouvoir un Européen (l'oncle de l'Empereur !) et un chef de l'armée.

Les autres chefs subalternes, à la nouvelle de l'arrestation de Tcheou-Kum-Men s'empressèrent d'écrire à Yu-Man-Tzé que cette lettre du Fan-Tay était un malentendu, que Tcheou-Kum-Men n'avait jamais eu l'intention de l'attaquer, et qu'il n'avait donc qu'à se tenir bien tranquille, dans peu de jours le nombre de fusils requis serait rempli et la paix serait faite. Les fusils, en effet, arrivaient; mais ils devaient servir à attaquer Yu-Man-Tzé et non à l'armer. On les montrait même aux gens qu'il envoyait de temps à autre à Youin-Achouan pour presser l'exécution des conditions de la paix. Ces derniers revenaient convaincus de la bonne foi mandarinale et priaient Yu-Man-Tzé de vouloir bien attendre encore un peu, il n'y avait rien à craindre, ils avaient vu les fusils ! Cette manière d'agir ne nous paraît guère honnête, à nous, Européens, mais en Chine on comprend l'honnêteté d'une autre manière qu'en Europe, voilà tout. Ce que je vous dis là est très chinois et un Chinois ne peut pas comprendre qu'on eût dû agir autrement.

Plusieurs batailles avaient déjà eu lieu entre la milice régulière et les brigands. Tang-Tsouy-Pin, Toiang-Yu-Tchouen et Tsiang-Ho-Lui ne se trouvant pas assez riches, continuaient à dévaster les sous-préfectures voisines, et levaient des contributions sur tous les riches. Une première rencontre eut lieu au-dessus du Gau-Ro, entre les soldats et Tsiang-Ho-Lui lui-même à son retour à Long-Choug-Tchen, il aurait perdu 170 à 180 hommes dans cette rencontre. Cette défaite ne l'épouvanta pas, il rassembla d'autres bandits et partit pour Su-Lin, mais il fut battu de nouveau et revint avec trois ou quatre hommes seulement et le bras cassé par une balle. Celui-là ne sortit plus. Tsiang-Yu-Tchouen dévastait Yum-Tchang, Loug-Tchaouy et Louy-Kiang, mais ses troupes furent dispersées près de Long-Tchang; son principal lieutenant que je connaissais très bien et qui était parmi ceux qui vinrent me prendre à Ho-Pao-Tchang, Chou-Ta-Hin, resta sur le champ de bataille. Tsiang-Yu-Tchouan après sa défaite se repliait sur Long-Choug-Tchen par Juim-Tchouan mais il fut pris à trois lieues de